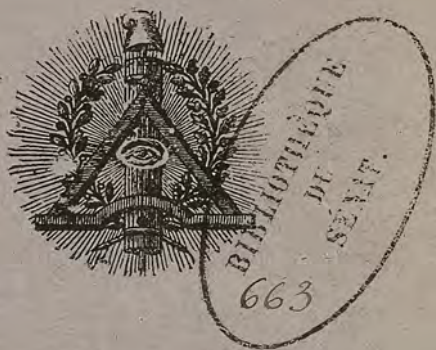


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITE

ou



REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

LES CONFIDENCES
AUX
ÉTATS GÉNÉRAUX,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,
EN PROSE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

1790.

PERSONNAGES.

M. D'ESPRÉMÉNIL.

M. L'ABBÉ MAURY.

M. DE GROSHOIS.

M. DE LUXEMBOURG.

M. LE VICOMTE DE MIRABEAU.

M. LAPOULE.

M. BARNAVE.

ADÉLAÏDE, Femme-de-Chambre.

VICTOIRE, Femme-de-Chambre.

LA PIERRE, Laquais.

LA FRANCE, Valet-de-Chambre.

BLONDIN, Courier de Mgr. Comte
d'Artois.

Me ANTOINE, Paysan riche du Bail-
liage de Besançon.

LES CONFIDENCES
AUX
ÉTATS GÉNÉRAUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ESPRÉMÉNIL ET L'ABBÉ MAURY.

L'ABBÉ MAURY.

CONVENEZ, M. le conseiller, que le costume
vaut bien la robe rouge.

D'ESPRÉMÉNIL.

Mais j'essaie de me reconnoître, et à peine
y retrouvé-je un de mes traits; comme l'ha-
bit change l'homme! ma foi, à vous dire la
vérité, c'est le plaisir qui me fixe devant

ma glace; je me trouve un air noble; ces paremens, cette veste d'or, cette épée.... ne le dites pas, mais c'est la première fois que j'en attache une à mon côté.

L' A B B É M A U R Y.

N'oublions pas le chapeau, les plumes m'en paroissent superbes; quels nobles mouvemens elles donnent à une tête! chez nous autres françois, c'est presque toujours leur légèreté qui en agite les ressorts; elle éprouve souvent le besoin de cette décoration pour se parer de quelque garniture.

D' E S P R É M É N I L.

Parbléu, mon cher abbé, je me trouve à merveille; allons, mes chevaux sont-ils prêts? je veux ma grande voiture, je vous menerai. Comme je dois être présenté auroi, avec quelques autres nobles qui n'étoient pas à l'ouverture, je vous descendrai à la porte de la salle. Savez-vous bien que je suis le premier député *extra muros*, et que je serai à la tête de la députation, à côté de M. le duc de Castries, suivi de MM. d'Ormesson, de Crussol, de Taillerand, de

Broglio, de Rougé de Blaire? le diable m'emporte, je crois que mon fils sera duc et pair.

L' A B B É M A U R Y.

Comment faut-il vous appeller maintenant? car M. le conseiller, cela étoit bon l'année dernière; les lauriers que vous aviez cueillis sur les fleurs-de-lys, à l'aide de notre ami Brienne, donnoient un grand relief à cette qualité; votre course rapide aux isles de Sainte-Marguerite, les couronnes de Lyon, votre rentrée dans votre compagnie, tout cela pouvoit justifier votre dénomination de conseiller; mais maintenant que ces couronnes et ces lauriers sont séchés et flétris, vous allez semer pour en avoir de frais. Mais j'en reviens toujours à votre air noble et majestueux; je parie que vous vous ferez peindre dans ce costume.

D' E S P R É M É N I L.

Ne le dites pas; mais j'ai eu déjà une séance hier, et l'ordonnance du tableau est de mon invention: je tiens à ma main les derniers reçus des états généraux, j'ai l'autre

sur le piédestal de la statue de Louis XVI qui penche un peu , et que je m'efforce de remettre sur sa base ; dans l'enfoncement, l'on verra la campagne et une charrue renversée, sur le soc de laquelle sera posée ma robe rouge , d'où sortira la corne d'abondance.

L' A B B É M A U R Y.

A merveille ; mais n'y verra-t-on que celle-là ?

D' E S P R É M É N I L.

Ah ! badin ; mais je vous pardonne tout en faveur de ma haute destinée, partons ; je vous retrouverai à l'œil-de-bœuf.

SCENE II.

Les deux précédens et BLONDIN, cōueur de M. le comte d'Artois, annoncé par un laquais.

LE LAQUAIS.

Monsieur Blondin,

D'ESPRÉMÉNIL.

Ha, ha ! (*à part*) je voudrais bien pouvoir me défaire de cet abbé. (*tout haut*) La Pierre, Monsieur arrive sûrement de Versailles, il paroît très-échauffé, il faudrait le faire déjeuner; comment se porte M. le marquis votre maître? vous venez sûrement m'inviter à dîner de sa part, je l'aime beaucoup, j'irai, et n'y manquerai pas.

BLONDIN.

Monsieur, c'est...

D'ESPRÉMÉNIL.

Je sais bien, mais vous m'expliquerez tout cela après avoir déjeûné; il faudra donner du vin de Bourgogne à M. Blondin, et tout ce que vous pourrez trouver de mieux; faites-le passer chez madame d'Espréménil, où j'irai le rejoindre.

L'ABBÉ MAURY.

Cet homme va vous occuper quelques instans; si vous me prêtiez votre voiture, je ne fais qu'un saut chez mon imprimeur et je reviens à l'instant.

D'ESPRÉMÉNIL.

Volontiers, aussi bien je ne pourrai plus partir que dans une demi-heure; la Pierre, dites au cocher de conduire M. l'abbé; ne fatiguez pas mes chevaux, ils ont quatre lieues à faire.

L'ABBÉ MAURY.

Monsieur, je suis à vous dans le moment.

D'ESPRÉMÉNIL.

Faites rentrer Blondin, et dites lui qu'il déjeûnera après.

B L O N D I N.

M. c'est une petite lettre de monseigneur mon maître, qu'il m'a dit de vous remettre sans délai.

D'ESPRÉMÉNIL.

Donnez; il lit: (*à part*) mon cher d'Espréménil, mon cher d'Espréménil; quelle délicieuse expression, mon cher d'Espréménil! un prince du sang, le frère du roi! ha! mademoiselle Thilorier, vous ris-

quez bien de ne pas épouser mon fils , et vous serez la rivale de quelques demoiselles de qualité , car j'ai besoin d'alliance ; et à l'aide de quelques grands seigneurs à qui mon fils dira mon oncle ou mon cousin , je pourrai le placer comme je voudrai : mais lisons : (*elle est du duc de Polignac*) « Nous vous attendons à dîner , pour parler affaire avec le prince , » qui me charge de vous assurer de son » amitié et de sa protection (1) (*il n'y a pas » long-temps*) , et veut avoir avec vous une » grande conférence. Je suis , avec une » considération parfaite , mon cher d'Espréménil , votre ami le duc de Polignac. » Une considération , mon cher d'Espréménil , cela ne me flatte plus tant ; M. le duc , vous oubliez donc que je suis député noble , membre des états généraux ; mais n'importe , il faut dissimuler. (*tout haut*) M. Blondin , assurez celui qui vous envoie de la satisfaction avec laquelle je me rendrai à l'invitation , je vais partir pour me trouver à l'heure indiquée ; je vous prie de continuer à vous rafraîchir.

(1) Réflexion de M. d'Espréménil.

B L O N D I N.

Monsieur, personne ne nous entend-il?

D' E S P R É M É N I L.

Non, vous pouvez parler.

B L O N D I N.

Je suis chargé de vous conduire chez monseigneur si-tôt votre arrivée; il sera seul dans son cabinet qui vous attendra à une heure.

D' E S P R É M É N I L.

Ha! bon cela, je me trouverai dans la cour des princes, à une heure, soyez-y pour me conduire.. Allez vous rafraîchir, mon cher Blondin, allez; la Pierre, que l'on lui donne tout ce que l'on pourra trouver de meilleur à l'office.

S C E N E I I I.

D' E S P R É M É N I L, *seul.*

Qui auroit dit, l'année dernière, que je

devois être aujourd'hui l'appui, le conseil secret, un des ressorts actif et consulté du gouvernement ? moi qui avois toujours mis ma force dans les mains du peuple ; moi qui ne parlois que pour lui, qui ne me sacrifiois dans toutes mes opinions que pour ses intérêts, je vais maintenant soutenir et défendre des droits qu'il veut anéantir ; je vais défendre l'ancienne constitution : il en veut une nouvelle, je vais me livrer à la noblesse du royaume, soutenir ses prérogatives. Je ne me reconnois plus, je ne sais pas bien encore le parti qu'il faut prendre ; dois-je me ranger de l'autre côté, et travailler à la déclaration des droits, opiner pour l'égalité des conditions, pour le soulagement de la classe indigente ; soutenir, enfin, et défendre le peuple contre les grands, ou les grands contre le tiers-état ? car la ligne de démarcation est maintenant tracée avec des caracteres profonds ; le temps seul pourra dans l'avenir l'affoiblir, la rendre imperceptible, mais jamais l'effacer. Ne m'est-il pas permis de consulter mon intérêt ; mais il pourroit bien m'égarer ? il faudroit pouvoir lire dans l'avenir, et voilà ce qui est impossible ; ce sont toujours

les événemens qui nous décident. Il faudroit ; au contraire , pouvoir décider les événemens , et les faire tourner au gré de nos desirs ; d'un côté , si la noblesse a le dessus , je deviendrai ministre , et cela est assez beau ; j'aurai conservé de plus la confiance et l'estime de ma compagnie , chose encore qui n'est pas à négliger ; je serai chéri de toute la cour ; j'en serai quitte pour mépriser quelques pamphlets , quelques méchantes épigrammes sur ma naissance ; je sais déjà que l'on m'accuse d'avoir une ferveur de novice dans la chambre où je suis admis ; mais , qu'est-ce que le cri du peuple ? c'est celui d'un pressoir qui gémit ; et qui ne laisse pas que de rendre le service que l'on en exige ; que la plus légère circonstance change sans savoir pourquoi il s'y décide. Qu'est ce qu'avoit fait le cardinal Mazarin , pour être fêté , accueilli avec enthousiasme d'un peuple qui , quelque temps auparavant , avoit mis sa tête à prix. Est-il probable , d'ailleurs , que le gouvernement foiblisse et cede aux clameurs de quelques avocats ; les drôles ont de l'esprit ; me rangeant parmi eux , ils pourroient bien me mettre au second rang et me faire oublier tout-à-fait ; ce Mirabeau

est un homme que je redoute comme le feu, il ne me laissera maître de rien, il dominera par-tout, se trouvera par-tout, vaudra tout entreprendre pour sa cause; et moi, qui n'ai ni autant de talens, ni autant d'esprit, je serai perdu dans la foule sans pouvoir la percer; et on dira que je suis à ma place au milieu de mes pairs; ou plutôt, ce qui est au-dessus de tout cela, et pire encore pour moi que tout ce que l'on pourroit dire, on ne dira rien. Il m'est impossible de quitter la noblesse et ses principes; allons, et voyons les princes, écoutons leurs offres, soutenons l'autorité royale, ce parti est le seul qui me reste à prendre, et celui qui me conduit à la gloire la plus sûre, aux honneurs et à la fortune. (*Il s'arrête*)

D'un autre côté, il y a un Laclos qui me fait les plus belles propositions pour me ranger du parti de son maître; le duc d'Orléans, à la tête du peuple, peut devenir le plus fort; les rois ne se vengent pas quand ils triomphent; mais le peuple animé est dangereux, il poursuit son ennemi par-tout où il le trouve; il seroit peut-être prudent d'éviter sa vengeance; mais je ne veux point

d'un parti qui me prescriroit l'obscurité ;
quel que soit celui que j'embrasse , je veux
m'y porter avec chaleur , et mériter l'é-
clat et la célébrité ; mais voici l'abbé qui
revient.

S C E N E I V.

L'ABBÉ MAURY, D'ESPRÉMÉNIL.

L' A B B É M A U R Y.

Monsieur, je suis à vos ordres, nous
partirons quand vous voudrez ; ces maudits
imprimeurs ne savent plus au quel entendre ;
autrefois je ne voyois dans leurs ateliers
que des gens connus et dont les noms
avoient du moins quelque espece de réputa-
tion parmi les gens de lettres ; mais mainte-
nant tout le monde se mêle d'écrire ; vous
les voyez arriver par milliers, leurs petits
papiers sous leurs bras ; l'un c'est une nou-
velle fraîchement arrivée d'une province ,
l'autre un libelle contre le gouvernement,
l'autre une satire sur les états généraux ;
l'un vient faire imprimer son apologie, un
autre un opéra pour les bouffons, une
piece

pièce pour les variétés , pour les petits spectacles : cela ne finit pas.

DESPRÉMÉNIL.

Vous vous en mêlez bien ; ne voulez-vous pas , frondant tous vos principes de liberté , la gêner pour en procurer l'avantage et la nécessité ; parbleu , l'abbé , soyez d'accord avec vous-même , et laissez agir librement celui que vous voulez rendre libre et heureux. C'est bien à vous , enthousiaste d'une nouvelle cuisine dont vous n'avez pas encore goûté , et qui a pour premier et principal assaisonnement la liberté individuelle dans la plus grande extension , de vouloir trouver à redire que mon laquais fasse une méchante comédie , ou qu'un homme inconnu même dans la maison qu'il habite , se plaigne de ce que l'on attaque sa réputation ? Hé ! mon dieu , allez travailler à la déclaration des droits , et fermez l'oreille aux murmures de la presse.

L'ABBÉ MAURY.

Vous n'êtes donc pas dans les mêmes principes que moi ?

B

DES PRÉJUGÉS.

Sans m'ouvrir sur mes principes, je suis, sur la liberté, de l'avis de Williams Paley. Ce bon anglois, qui a écrit sur la constitution de son pays, a des principes que j'adopterois volontiers sur cette matiere ; car, en effet, ce mot de liberté est bien vague, et doit être expliqué.

La liberté naturelle est de faire ce que l'on veut, mais la liberté civile est d'agir conséquemment avec l'intérêt de la société à laquelle on est attaché, c'est la seule à souhaiter dans un état civilisé. Je desirerois sans doute pouvoir agir dans tous les cas suivant ma volonté ; mais, réfléchissons ; qui est - ce qui ne voudroit en faire autant, dans cet état d'indépendance universelle, quel est l'individu qui n'éprouveroit pas l'opposition et la rivalité des autres, et par conséquent tant d'obstacles et d'empêchemens à l'exécution de ses desirs, que son bonheur finiroit par en être altéré, et sa liberté beaucoup plus limitée que si la société étoit soumise à un corps de loix égales pour tout le monde ? La liberté de l'état de nature n'existe que dans l'état de solitude.

Dans tous les genres et degrés quelconques d'association, ou de commerce avec son espece, la liberté de l'individu s'accroît par les loix même qui la restreignent, parce que chaque citoyen gagne plus par les limites qui conscrivent la liberté des autres hommes, qu'il ne perd par la diminution de la sienne. La liberté naturelle est le droit que nous pouvons tous exercer sur ce qui n'appartient à personne : la liberté civile est la propriété exclusive, sûre et paisible d'un enclos cultivé.

L'ABBÉ MAURY.

Ce sont donc les loix qui sont vicieuses, car certainement les peuples du Mont-Jura ne sont point libres.

DESTRÉMÉNIL.

Hé ! qui vous a dit que vous en ferez de meilleures ? cet abus que vous allez réformer donnera peut-être lieu à mille autres qui naîtront de vos réformes : je connois des villages, moi, qui pour rien au monde ne voudroient être libres, et à qui la main-morte a conservé des propriétés que les habi-

sans des villes auroient déjà mille fois envahies,
 sans ce frein qui les empêche de les acquérir;
 l'argent se dissipe, et l'ancien propriétaire
 devient alors un malheureux fermier. Pour
 moi, je pense que la liberté actuelle que je
 viens de définir, étant toujours en propor-
 tion inverse du nombre et de la sévérité
 des restrictions inutiles, ou dont l'utilité
 ne balance pas le mal qu'elles causent, il
 en résulte que chaque nation possède une
 certaine somme de liberté, et qu'aucune
 n'est parfaitement libre; que l'on peut jouir
 de cette liberté sous toutes formes de gou-
 vernemens; qu'elle peut décroître ou s'é-
 tendre; mais qu'on ne peut jamais ni l'obtenir,
 ni la perdre; que tout changement de règles
 ou d'événemens ne peut la faire recouvrer
 entièrement; et que toutes ces expressions
 populaires, *un peuple libre, une nation
 d'esclaves*, ne sont intelligibles que dans
 un sens comparatif: car le citoyen de la
 république la plus libre peut être empri-
 sonné pour ses crimes; donc le peuple, le
 gouvernement, la constitution les plus libres,
 sont ceux qui ont le droit de prendre les
 mesures les plus sages pour se procurer
 les meilleures loix.

L' ABBÉ MAURY.

A vous entendre , il me semble que vous tenez fort aux vieux principes , et que les changemens vous déplaisent ; je parie que vous êtes d'avis d'opiner par ordre.

D'ESPRÉMÉNTIL.

Assurément ; rien là-dessus ne me fera changer mes idées ; je n'ai vu nulle part un système contraire au mien qui fût seulement raisonnable.

L' ABBÉ MAURY.

Pour moi , je crois que lorsqu'il s'agit de se donner un code , la nation ne doit point se regarder comme un composé de classes et d'ordres , mais comme une société d'environ vingt-cinq millions d'hommes , dont le vœu individuellement pris sera la loi , parce que la loi *lex* est un lien ; et comme chacun en est également étreint , chacun doit coopérer également à son tissu , à sa formation pour en adapter l'étendue à ses forces ou à sa foiblesse personnelle. Ainsi , quoique la nation soit divisée en proprié-

taires, non propriétaires, privilégiés, non privilégiés, ecclésiastiques, nobles et roturiers, aucune de ces distinctions n'est reçue pour l'œuvre de la loi, qui n'admet que l'individu; et depuis l'ordre du clergé jusqu'aux confréries pieuses, depuis la noblesse jusqu'aux jurandes, toutes les associations sont nulles pour la composition de la loi qui ne connoît que la grande association qui nombre les têtes et non les classes, qui compte et qui ne pese pas.

Ces différens ordres peuvent bien exister, j'en conviens, même avec utilité, mais jamais aux yeux de la loi; soit pour la former, soit pour la subir, elle est la mesure commune à tous les membres de la société; ces différentes divisions ne sont auprès d'elles que comme un système de nomenclature.

D'ESPÉRÉMENTIL.

Peste, l'abbé! comme vous vous développez! serez-vous aussi éloquent dans vos opinions? vous allez nous foudroyer; mais ces principes sont-ils à vous? voyons, soyez de bonne foi; il me semble avoir lu cette tirade quelque part, mais vous ne l'achevez

pas ; ne trouve-t-on pas , dans le livre où vous l'avez puisé , quelque chose encore en faveur de votre système ; comme par exemple : *que les savans , pour faciliter la mémoire seulement , ont rangé le produit des trois regnes sous différens titres , et que , prenant ces circonstances légères pour les qualités essentielles de quelques individus , ils en ont fait des familles séparées ; n'est-ce pas cela , abbé ? Hé ! allons donc , donnez-vous le mérite de la mémoire et dites-tout ; l'auteur que vous citez ne dit-il pas aussi , en appliquant le langage des naturalistes pour soutenir son système , que l'on pourroit regarder la nation comme le genre , le propriétaire comme une espece , la noblesse comme une variété , et le clergé comme un accident.* Vous voyez , abbé , que j'ai lu des brochures , et que , quelque excellente partie que vous formiez de cet accident , vous n'en êtes pas moins un accident ; et que , comme tel , vous allez contribuer à vous faire regarder comme un accident inutile quand on vous aura dépouillé de tout ce qui vous attache encore au genre , à l'espece et à la variété.

Tenez , convenez de bonne foi que , ne

peuvent arriver au rang des la Roche-foucault, des Clermont, vous voulez les ramener au vôtre pour vous placer à leur côté et marcher de front à ces hautes dignités ecclésiastiques qui vous éblouissent les yeux sans les contenter ; un évêché vaut bien quelques sacrifices à son opinion ; mais défiez-vous du Mirabeau, c'est un renard qui vous attirera dans sa tanière, et dont vous ne sortirez pas comme vous voudrez ; il vous prend pour des cigognes et il vous fera mourir de faim ; il ne vous laissera pas même la bouteille pour lui rendre son repas ; mon cher abbé, je vous connois, vous finirez par être des nôtres, mais il sera peut-être bien tard.

L' A B B É M A U R Y.

Monsieur le conseiller, nos raisonnemens nous font oublier que les chevaux sont prêts, et que nous n'avons que le temps d'arriver pour le commencement de la séance.

D' E S P R É M É N I L.

Vous avez raison, partons ; aussi bien je ne serai pas fâché d'être des premiers, et je veux revenir le soir pour profiter

de ma loge à l'opéra ; j'y fais encore effet , mais il est bien diminué depuis nos dernières délibérations du parlement.

A propos, savez-vous bien que l'autre jour j'ai été obligé de faire une motion pour faire déclarer la désignation de communes, que se donne le tiers-état, une désignation illégale, inconstitutionnelle et contraire aux usages anciens ? Mais descendons.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

VICTOIRE, Femme - de - Chambre de
Madame d'Espréménil.

ADELAIDE, Femme - de - Chambre de
Madame Thilorier.

V I C T O I R E.

VOILA madame qui court au-devant de
Monsieur qui entre ; il a bien plus resté
qu'il ne comptoit, voilà près de deux mois
qu'il n'est pas rentré à Paris ; je crois
qu'il avoit peur et qu'il s'est caché.

A D E L A I D E.

Ma foi j'avois peur aussi pour toute la

maison ; M. n'est pas pour le tiers-état ; et depuis trois jours , malheur à ceux qui sont pour la noblesse ; le peuple ne vouloit-il pas venir brûler la maison ; et s'il n'avoit pas craint pour celles qui touchent , je crois qu'il l'auroit fait. Ma chere amie , que je t'embrasse , je vais peut-être devenir une demoiselle ; car on dit que depuis la prise de la Bastille , qui m'a fait tant de peur , nous allons être autant que nos maîtresses ; et , avec les figures que nous avons , nous pouvons bien épouser quelques jeunes seigneurs ; nous sommes tous égaux , disoit hier le valet-de-chambre : voyez comme cela est joli ; depuis ce temps la branche de M. le duc ne me plaît plus autant , j'aime mieux son maître ; et s'il n'étoit pas si riche , je lui ferois fort bien dire qu'il peut s'avancer ; regardons par la fenêtre , j'entends la voiture ; voilà M. qui descend ; madame l'embrasse ; oh ! comme il a l'air triste !

V I C T O I R E .

Ne vas pas t'aviser d'avoir l'air gai , toi , tu serois à la porte tout de suite ; il vaut

bien mieux faire semblant de prendre part à leurs chagrins , pour après nous réjouir entre nous ; et puis , les choses peuvent changer , et dans ce moment nous aurions de la peine à trouver des places.

A D E L A I D E .

Oh comme je vais me moquer de tous ces petits grands seigneurs , qui croient vous avoir fait beaucoup de grace quand ils vous ont passé la main sous le menton , ou tenu quelques mauvais propos , qu'ils prennent pour des gentilleses et des tours d'esprit ; ils s'imaginent que , parce qu'ils ont des parchemins , ils peuvent impunément nous traiter avec légèreté ; oh ! voilà qui est bien fini , je vais les tenir plus bas , mais plus bas ; au surplus , je me réserve bien de m'en donner un qui venoit chez la marquise où j'étois auparavant d'entrer ici ; si tu savois , ma chere amie , comme il est joli , cela vous a ses dix-neuf ans , frais comme rose ; mais ce qui m'inquiete , c'est qu'il ne sait pas où je suis ; et pour me retrouver avec lui , je serai obligée de prétexter l'oubli de quelqu'un de mes effets pour retourner dans la maison où il

va tous les jours ; mais s'il alloit ne me rien dire , me voilà prise , je n'aurai plus occasion de le revoir. Victoire , crois-tu que je ferois mal de lui écrire pour lui donner un rendez-vous ; tu serois avec moi , au moins ; car c'est en tout bien tout honneur , et je veux lui proposer seulement et lui faire connoître qu'il peut s'avancer s'il a des vues sur moi ; mon Dieu , comme les états généraux font bien les choses ! le beau mot que l'égalité !

V I C T O I R E .

Adelaïde , nous ne tenons encore rien ; tais-toi seulement , et sois prudente.

A D E L A Ï D E .

Oh ! si je pouvois me retrouver avec ces jeunes fâts qui venoient chez mon ancienne maîtresse , je prendrois avec eux un ton qui leur feroit bien sentir mais cette folle de marquise les gâte : ils arrivent le matin chez elle avec des Wisqui si élevés , qu'ils sont obligés de descendre à la porte de l'hôtel. Depuis quelque temps , ils ont cru du bel air d'envelopper leurs cheveux

d'une petite perruque ronde , ou de leur donner cette forme , cela les rend plus ridicules que tout ce que l'on peut dire ; et quoiqu'ils arrivent en voiture, ils sont toujours en bottes collantes , avec des culottes de peau qui leur montent presque sous les épaules : à les voir , il semble qu'ils viennent prendre une leçon d'équitation. Est-ce qu'ils prennent les boudoirs pour des maneges donc ? Si jamais je deviens duchesse ou marquise , je les ferai trotter d'une toute autre maniere. Je les voyois quelquefois , sans s'occuper de madame , se mesurer dans sa glace ; calculer leur importance sur la grosseur de leur rosette de peau , et la difficulté qu'ils ont eu à entrer dans leurs culottes ; mais le mien n'a point encore tous ces ridicules ; il est habillé dès le matin pour tout le jour , et ne fait pas comme les autres une toilette de déjeuner , une de dîner , une d'opéra , pour finir par la grande tenue , avec laquelle ils vont décorer quelqu'ennuyeux souper.

V I C T O I R E .

Mon dieu , que tu es folle ! laisse-les faire , cela nous amuse.

A D E L A Ï D E.

Hé, je ne veux pas qu'on me manque ; ces MM. du bon ton ne tiennent compte de nous , ils vous glissent dans la main comme une anguille. Parlons de l'égalité , ma chere amie. Mais sens donc , combien ce mot est joli , l'égalité ! je l'aime encore mieux que la liberté. Ma foi , je voudrois être encore , pour m'amuser , chez cette bourgeoise de province qui étoit venue ici pour l'éducation de sa fille. Comme je rirois en lui parlant égalité , elle qui me disoit sans cesse : mon dieu , ma fille , que les gens de votre espece sont bêtes. En vérité , je crois que je n'en trouverai pas une qui ait le sens commun. Hé faites ceci ; non , ne le faites pas ; venez ici , venez là , et toujours haussant les épaules de pitié. Je n'osois rien dire alors ; mais si je deviens la femme d'un jeune seigneur , quelle fête pour moi d'aller la visiter dans mon carrosse , et de lui parler de l'égalité ; ce qui me divertira le plus , c'est qu'elle veut singer les femmes de qualité , et qu'elle n'y entend rien ; et que moi , qui en ai servi plus d'une , je vais l'écraser par mon maintien.

V I C T O I R E.

Hé ! ma chere Adelaïde, ne nous réjouissons pas tant. Notre position n'est pas si malheureuse que tu le crois ; et pour quelques mauvaises maîtresses, combien n'en trouvons-nous pas qui se font un plaisir de nous dédommager de la condition où le sort nous a placées, et nous comblent de douceurs et de marques de bonté ; et, dans le vrai , maintenant avons-nous à nous plaindre ?

A D E L A Ï D E.

Je ne dis pas cela ; mais je voudrois savoir s'il y a autant de plaisir à commander qu'il me le paroît.

SCENE

SCENE II.

LA PIERRE, et les deux acteurs
précédens.

LA PIERRE, *traversant le salon pour
porter le nécessaire dans la chambre de
monsieur.*

Nous en sommes quittes pour la peur.
Quel tapage à ce Versailles ! Mais je vais
porter ce que je tiens à la main, et je re-
viendrai.

ADELAÏDE.

Il a l'air de n'avoir mangé de huit jours ;

VICTOIRE.

Il fait le brave ; mais je pense qu'il a en
plus peur que son maître.

G

L A P I E R R E.

Hé bien, mesdemoiselles du tiers-état ;
vous triomphez, vive le tiers-état, fou....

A D E L A I D E.

Ah ! Victoire, allons-nous en. Monsieur,
croyez-vous être avec des poissardes ? Vrai-
ment vous nous prenez pour d'autres. Allez,
allez tenir ces propos à la cuisine ou dans
les antichambres ; nous autres nous ne som-
point faites pour fréquenter des gens de vo-
tre espece.

L A P I E R R E.

Tiens, qu'est-ce qu'elle dit celle-là, donc ?

A D E L A I D E.

Celle-là ! Ah, ma chere amie ! retirons-
nous. Si l'on nous voyoit avec cette créa-
ture mal élevée, on nous diroit que nous
nous compromettons, et que nous ne som-
mes pas faites....

V I C T O I R E.

Pas faites, et l'égalité.

A D E L A Ï D E.

Oh, l'égalité est bonne pour nous rapprocher d'une présidente ou d'une marquise ; mais je n'en veux point pour m'avilir au point d'être obligée de m'abaisser à converser avec des laquais.

L A P I E R R E.

Mais c'est ici tout comme à Versailles ; tout le monde est devenu fol. Allons, ma chère amie, embrasse-moi, je te trouve plus jolie que jamais ; tu sais bien que nous ne sommes pas mal ensemble.

A D E L A Ï D E.

Je te trouve, ma chère amie. Tenez, monsieur le laquais, votre maître vous attend certainement : il est à présent chez madame, et vous ferez bien d'aller savoir s'il n'a besoin de rien. (tout bas à Victoire) A-t-on rien vu de plus impudent que ce coquin là ? Moi qui lui ferai peut-être sa fortune dans quelques jours, en le prenant pour porter ma queue et ma livrée.

V I C T O I R E.

Mais, ma chere amie, tu parles d'impudent, de coquin, de livrée, et l'égalité ? car il faut toujours en revenir là : tu la veux bien quand elle te flatte ; mais tu la rejette avec horreur quand elle t'humilie. Tu veux être marquise, hé bien, mets-toi à la place de celle que tu viens de quitter, et considère si les familiarités de ta femme-de-chambre, ou même de ta fille de cuisine, car c'est à présent de même, si ces familiarités, dis-je, te divertiroient beaucoup, et si tu trouverois bon qu'elle vînt t'embrasser avec des mains grasses et dégoûtantes.

A D E L A Ï D E.

Comme c'est le tiers-état qui fait la loi, il établiroit des distinctions pour cette classe ; et moi je serai du haut tiers-état, je suis fille d'un procureur.

V I C T O I R E.

Et tu sers.

A D E L A Ï D E.

Il étoit honnête-homme ; mais quittons

ce grossier : voici M. la France qui va le
mettre à la raison. (*elles sortent*)

SCENE III.

LA FRANCE, *valet-de-chambre*, LA
PIERRE.

LA FRANCE, *rangeant les fauteuils d'un
air fâché.*

Avec leur cocarde, voilà la seconde dans
la semaine. La Pierre, avez-vous fait la
chambre de monsieur.

LA PIERRE.

Et donnez-moi le temps d'arriver. (*à part*)
Les bégueules se croient des duchesses.

LA FRANCE.

Il faut la faire tout de suite.

LA PIERRE.

Allez la faire, vous qui commandez si bien ; chacun son tour, ce n'est pas trop.

LA FRANCE.

Qu'est-ce à dire, allez la faire ? Est-ce mon devoir ? et ne devez-vous pas faire ce que je vous dis.

LA PIERRE.

Autrefois, oui ; mais à présent je veux commander à mon tour, il y a assez longtemps que j'obéis.

LA FRANCE.

Je vais le dire à monsieur, et nous verrons si vous ferez le maître.

LA PIERRE,

Qu'il aille où il voudra ; que m'en arrivera-t-il ? on me donnera mon congé. Hé bien je serai libre, et de plus, égal à tout le monde, puisqu'on dit que nous sommes tous libres et égaux ; mais que deviendrai-je ?

mon gage sera bientôt mangé, et avec ma liberté, je mourrai de faim. Mais qu'est-ce qu'ils disent donc avec leur liberté, moi qui, dans quelques jours, n'aurai pas le sol; cette liberté est-elle pour les gens riches quelque chose de nouveau? ah parbleu, ils n'avoient pas besoin de tout ce tintamarre pour l'avoir; quand on a de l'argent, j'ai toujours vu qu'on faisoit ce qu'on vouloit; il ne s'agit que de faire glisser le ponce; étoit-ce parce que l'on étoit arrêté aux barrières, il n'y avoit qu'à faire glisser le ponce; et le lendemain les coups de chapeaux; les monseigneurs aux barrières; et garre, un seigneur vous passoit dans son carosse plus vite qu'un éclair; est-on arrêté quelque part avec de l'argent; et où ne l'est-on pas sans argent aujourd'hui? car, tant que j'en aurai, je ne serai point arrêté au cabaret; mais si je m'avise une pauvre fois de sortir sans payer, vite au district, et delà crac en prison; on n'y est pas trop libre là... Mais je pense une chose, je puis être, avec de la protection, caporal de la nation; et si une fois j'avois le fusil sur l'épaule, c'est moi qui menerois les autres au district; et puis quand ils feroient, (*il fai*

Le geste de pousse) je les relâcherois;... mais ne pourrois-je pas me faire pendre comme cela; oh ! ces lanternes me font une peur, à présent, je n'ose plus les regarder, d'après ce qui s'est passé ; le pauvre monsieur de Flesselles, chez qui j'ai été frotteur, il avoit une niece si aimable, si belle; d'ailleurs, ce n'est pas tout que d'être caporal dans la nation, il faut faire faire un habit, qui est-ce qui le paiera? ce sera moi; il faut un sabre, un ceinturon, et puis toujours ce cabaret ; ma foi, réflexion faite, je suis chez un bon maître, j'y reste ; je suis bien habillé ; j'ai trente sous à manger par jour, qu'est-ce qui me manque, on n'en donne que dix-huit aux soldats; mais voici monsieur, il faut aller faire sa chambre.

SCENE IV.

D'ESPRÉMÉNIL, LA PIERRE,
LA FRANCE.

D'ESPRÉMÉNIL.

La Pierre, je vais vous payer ce qu'il vous revient ; il me paroît que vous le desirez, puisque vous vous refusez à faire votre service ; aussi bien je veux faire une réforme dans ma maison, et je ne trouve pas mauvais que vous me quittiez, puisque vous ne vous trouvez plus bien avec moi ; je n'en aurai pas moins soin de vous, et vous rendrai service quand je le pourrai.

LA PIERRE.

Monsieur, je vous demande pardon ; je ne veux point quitter monsieur, s'il veut bien me garder ; je fais bien mes excuses.

à M. la France, j'avois seulement de l'humeur, parce que monsieur est triste; et puis ces carognes de femmes-de-chambres m'ont reçu comme un chien, tout cela m'avoit mis la tête à l'envers; mais si monsieur me pardonne, je promets de faire mon devoir comme il faut, et d'obéir à M. la France.

D' E S P R É M É N I L.

Allons, puisque vous me promettez d'être exact à votre service, je consens de vous garder; mais que cela ne vous arrive plus; vous pouvez vous retirer tous deux.

SCENE V.

D'ESPRÉMÉNIL, *seul.*

Ce Bailli, quel rôle il joue! il triomphe, appuyé de la canaille; un homme sans mérite, un tartuffe, un phrasier qui trompe le peuple! Il va rendre Paris un désert, tout le monde fuit. M. le duc

d'Orléans, vous êtes un grand traître, un grand coquin ; je sais comme vous sou-
doyez vos créatures ; vous vous ruinez avec
vos billets à ordre pour soulever le peuple
et monter sur le trône ; on vous a lu la vie
de César ; vous avez cru , comme lui ,
prodiguer la fortune d'un particulier pour
obtenir le monde , mais vous n'avez que
son mépris , sans jamais pouvoir lui com-
mander ; vous n'en avez ni le talent ni le
courage ; avec votre la Clos, votre Menoux,
votre Barnave, des Lameth, des Castellanne,
des Manesia, des Lapoule, en vérité cela
fait pitié ; il ne tenoit pourtant qu'à moi
de me ranger de ce côté ; je serois à
souper au palais royal aujourd'hui ; on cri-
roit vive d'Espréménil ! je me montrerois
dans toutes les rues de Paris, au lieu qu'il
faut que je me cache comme un proscrit ;
quel triomphe que le renvoi de ce Necker !
un génevois , un protestant , un banquier,
est le dieu de la France ; ma foi je n'y
conçois plus rien , je ne veux plus retourner
à Versailles , on n'y est pas en sûreté ; un
député n'est plus rien aux yeux du peuple ;
je vais passer en Angleterre, et voir de

loin démêler la fusée; mais j'entends venir
quelqu'un.

SCENE VI.

LE DUC DE LUXEMBOURG,
D'ESPRÉMÉNIL, LA FRANCE.

LA FRANCE.

M. le duc de Luxembourg.

D'ESPRÉMÉNIL.

Faites entrer.

LE DUC DE LUXEMBOURG.

D'Espréménil, partons, et partons tout
de suite, il ne fait pas bon ici, le peuple
est animé plus que jamais. Le comte
d'Artois est loin depuis deux jours, il em-
mène d'Antichamp; sa suite est peu nom-

breuse, à peine avoit-il l'argent nécessaire à son départ.

D' E S P R É M É N I L.

Comment partir, M. le duc, vous n'y pensez pas; et croyez-vous qu'il y aura moins de danger sur les routes?

LE DUC DE LUXEMBOURG.

Oui, nous nous déguiserons; et puis en tout cas mon médecin est du comité de l'hôtel-de-ville, il me fera avoir un passeport pour moi et ma suite: c'est Guillotin; il a du mérite, et jouit de quelque considération dans ces assemblées de la ville; il me fera expédier tout ce qu'il faudra; mais partons; des voitures et de l'argent; je suis infecté de ces billets de caisse; je voudrois avoir mon bien dans ma main, le diable m'emporte si je rentrois en France.

D' E S P R É M É N I L.

Mais cela demande réflexion; et nous commettans qu'est-ce qu'ils diront?

LE DUC DE LUXEMBOURG.

Oh ! leur intention n'est pas que nous nous laissions égorger ; il faut céder à l'orage , quand on ne peut pas l'écarter , et c'est folie de le braver.

D'ESPRÉMÉNIL.

Comme ce Mirabeau est glorieux de ses succès ! comme il maîtrise maintenant la cour et l'assemblée ; il épouvante l'une et séduit l'autre. Oh ! je vous l'avois bien dit qu'il étoit terrible ; il est à la tête du parti du palais royal ; ce sont tous des enragés qui le composent ; c'est un Saint-Huruge , au café de foi , qui est l'écho et l'orateur de Mirabeau ; mais c'est fort embarrassant ce que vous me proposez là , M. le duc ; j'avois d'autres projets : j'ai un fils que je voulais marier ; je lui destinois depuis long-temps mademoiselle Thilorier , la fille de madame d'Espréménil , c'est un bon parti ; et si le danger n'étoit pas bien pressant.

LE DUC DE LUXEMBOURG.

Il est très-pressant , et tout le monde se

sauve, le faubourg Saint-Germain est déjà désert ; chacun part avec son argent , les louis valent maintenant douze sous , lorsqu'on les échange contre des écus ; adieu , je vais tout préparer ; suis-je bien déguisé de cette manière ? mon chapeau rond enfonce-t-il assez ; c'est la façon la plus sûre d'aller dans Paris ; au surplus , mon coureur ne me quitte pas , il me suit toujours d'un peu loin ; toujours prêt à se faire prendre pour me sauver de la presse, en cas de besoin ; il s'en tirera , lui qui est du tiers , et moi j'y resterai. Adieu , ne bouge pas , je reviendrai demain.

S C E N E V I.

D'ESPRÉMÉNIL, DE GROBOIS, P. P. DU
P. DE BESANÇON, UN LAQUAIS.

D' E S P R É M É N I L.

Je ne croyois pas partir sitôt . . . Si nous nous en allons tous , il n'y aura plus que des

avocats et des curés; ils vont faire de la bonne besogne, nous devrions protester avant. Il n'y a plus de liberté, tout est l'effet de la crainte; les opinions sont des crimes; mais la suite est une lâcheté; comment faire? ma foi la lanterne ne me quitte plus, elle m'éclaire de trop près, j'aime mieux celles de Londres.

U N L A Q U A I S.

M. de Grobois.

D' E S P R É M É N I L.

Faites entrer; je vais passer dans ma chambre, et reviens à l'instant.

L E L A Q U A I S.

Monseigneur, voilà un fauteuil; M. va revenir, il vient de passer dans sa chambre.

D E G R O B O I S, *à part.*

Monseigneur; tiens mon ami, voilà six francs pourboire; tu m'as l'air d'un bon sujet; est-ce que tu me connois?

L E

E E L A Q U A I S , *en tendant la main.*

Oui, monseigneur, j'ai servi à Besançon M. le marquis de Saint-Vandelin, conseiller au parlement; je vous ai bien vu à la procession des états généraux; j'avois peine à vous reconnoître avec votre épée et vos plumes; vous êtes bien mieux avec votre robe rouge, on vous porte une queue qui est plus longue; mais voici mon maître qui sera bien aise de vous voir: (*à part*) ce que c'est qu'un coup d'encensoir; il y a des gens que la fumée n'étouffe jamais, ils vivent de ça; il faut croire qu'elle rassasie bien encore, car il est si gras qu'il creve dans sa peau.

D' E S P R É M É N I L.

Bon jour, mon cher confrere; vous vous sauvez aussi de Versailles? mais vous avez raison, il faut protester et se retirer tous.

D E G R O S B O I S.

Mais où aller?

D' E S P R É M É N I L.

En Angleterre.

D

DE GROSB OIS.

Diab!e, il faut passer la mer, et un coup de vent peut nous jeter sur des rochers; j'ai cent mille livres de rente ici, cela vaut bien la peine de vivre; mais ne pourrions-nous pas faire prendre quelques arrêtés dans nos compagnies? et si tous les parlemens se liguoient ensemble, ils seroient peut-être assez forts pour culbuter cette assemblée.

D' E S P R É M É N I L.

Est-ce que vous n'auriez pas voulu les états généraux dans votre compagnie?

DE GROSB OIS.

Je ne sais pas; ils les demandoient tous d'assez bonne foi; je crois qu'ils étoient vrais: mais ils sont très-fortement attachés, comme moi, à l'ancienne constitution, ils tiennent aux distinctions; c'est un composé d'ancienne et bonne noblesse; ils avoient obtenu de Louis XIV les plus beaux privilèges; ils veulent des ordres; et s'ils avoient prévu ce qui arrive, peut-être que . . .

D'ESPÉRMENTE.

Chez nous le ciel ne nous reprochera pas ce péché, tant nous en avons de repentir ; mais il falloit enregistrer deux impôts désastreux, encore qui se présentent ensemble ; si ce maudit Brienne nous avoit fait avaler la pilule en liquide, ou par détail ; mais le morceau étoit trop gros et prenoit à la gorge ; quant à des arrêtés, maintenant ils ne serviroient de rien, nous sommes tous dégoûtés de ce que nous voyons ; d'ailleurs, il n'y a plus de zèle au palais ; tous voudroient se retirer, et vivre dans la retraite ; il n'y avoit que l'honneur qui nous faisoit faire un métier aussi pénible ; on n'y gagne pas, vous le savez bien, on en est pour le sien, et l'on payoit quelques instans de gloire par des siècles d'ennui.

DE GROSGOIS.

Savez-vous bien qu'ils ne veulent plus d'ordres, plus de distinctions ; que l'on remplacera un membre de la noblesse ou du clergé indifféremment par le premier colporteur que l'on trouvera sur la route.

D'ESPREMÉNIL.

Le moyen d'empêcher le mal ; c'est un torrent qui a rompu ses digues ; il faut penser à se retirer du courant , crainte d'être submergé , voir venir , et attendre les événemens ; le temps est un grand maître , les grandes secousses en déterminent d'autres , que sait-on ; mais je crois que le plus prudent après tout cela est de décamper.

SCENE VII.

Les précédens , LE VICOMTE.

UN LAQUAIS.

M. le vicomte demande à voir monsieur :

D'ESPREMÉNIL.

Faites entrer , (à M. de Grosbois qui veut

se retirer), non je ne suis point en affaire ;
c'est une visite.

LE VICOMTE.

Je ne sais pas s'il y a beaucoup de peine
à sortir de Paris ; mais je sais bien celles
qu'il faut prendre pour y arriver ; j'ai mis
huit heures en poste pour faire cinq lieues ;
il n'est si petit hameau qui n'ait un *la*
Fayette, un duc d'Aumont, et une milice
armée sous leurs ordres ; mais me voici ;
comment vous va ?

D'ESPRÉMÉNIL.

Comme le temps.

LE VICOMTE.

Vous êtes donc à l'agonie, M. (à *M. de Grosbois*) ne vous dérangez pas, je vous prie.

D'ESPRÉMÉNIL.

Je suis anéanti, on ne sait pas même
quel parti prendre ; je crois que je fi-
nirai par voir de loin comment ceci
tournera.

Gardez-vous bien de sortir de Paris ; mais vous serez arrêté à chaque pas ; il faut des passe-ports qu'il faut encore faire rafraîchir à chaque porte , à chaque village ; trois maisons réunies forment un district sur une route , et vous en voyez sortir huit ou dix hommes armés qui vous demandent qui vous êtes ? où vous allez ? d'où vous venez ? si vous êtes du tiers-état ? mesurent la cocarde de votre chapeau , et vous font montrer des passe-ports ; le premier venu s'en saisit , le tourne , le retourne , finit enfin par dire qu'il faut le porter à M. le greffier , ou au capitaine ; souvent ne sait pas lire ; on appelle le maître d'école ; il n'y est pas ; on va le chercher ; pendant ce temps un pauvre diable , bien pressé d'arriver , qui compte ses momens , se voit forcé d'attendre le maître d'école , et de jurer dans ses dents ; car il faut avoir l'air très-content ; vous êtes entouré comme un opérateur , envisagé , détaillé , jugé sur votre mine.

D'ESPÉRÉMIENIL.

Mais c'est à-peu-près comme ici , on ne

peut y faire un pas sans risquer d'aller au district ; le premier faquin qui vous insulte vous y traduit , qui que vous soyez , et là , vous êtes jugé souverainement et sans appel.

L E V I C O M T E .

J'ai eu mille peines d'obtenir hier le passeport de mon cousin qui vouloit aller dîner à quatre lieues de Paris : c'est un opéra dont les machines sont si compliquées qu'elles jouent toutes de travers ; il est des filles Saint-Thomas ; il m'a fallu aller à l'hôtel de Richelieu ; les commissaires n'y étant pas , on m'a renvoyé au président ; le président m'a donné un certificat , ou invitation à MM. les commissaires pour me délivrer mon passe-port ; je retourne à MM. les commissaires , à l'hôtel de Richelieu ; je les y trouve enfin , et ils me disent qu'ils ne peuvent m'en délivrer que sur l'attestation du maître de l'hôtel ; je retourne à son hôtel et je demande à la maîtresse de l'hôtel un certificat assez détaillé pour n'être plus renvoyé ; elle se met à écrire : elle me fait un volume : la plume , l'encre , tout alloit

de travers ; enfin , j'obtiens ce papier avec autant de peine que si c'eût été un brevet de colonel ; je m'épuise en remerciemens ; je retourne à l'hôtel de Richelieu , j'obtiens mon passe-port ; mais l'on me dit qu'il ne peut pas me servir , que je ne sortirois pas avec cela , qu'il n'est fait que pour avoir celui qu'il faut que j'aille chercher à l'hôtel-de-ville ; notez , qu'il étoit une heure , et qu'il y a une lieue de l'hôtel de Richelieu à celui de la ville ; que depuis neuf heures mon pauvre diable m'attendoit dans sa voiture pour partir ; enfin , à deux heures je lui apporte ses patentes en règle , signées Cornemanne , scellées du sceau de la ville , et cela pour aller à quatre lieues et revenir le soir.

DE GROSBLOIS.

Comment , il faut monter la garde ? sortant de chez moi j'ai trouvé dans la loge du portier des gens qui m'inscrivoient ; je leur ai dit qu'ils ignoroient à qui ils s'adressoient ; que j'avois l'honneur d'être premier président , et les insolens se sont mis à rire.

D'ESPRÉMÉNIL.

Il vaut mieux payer pour avoir la paix.

LE VICOMTE.

Allez, allez-vous en au fauxbourg Saint-Antoine, vous verrez comme le prince de Montbarrey se redresse à la tête de sa patrouille, composée de son aide-cuisine, son menuisier, quatre garçons pâtissiers et deux de ses frotteurs; il n'y a pas de caporal qui marche aussi bien et qui sache mieux sa consigne.

D'ESPRÉMÉNIL.

Tout ce que j'entends me confirme dans le dessein de secouer le joug de cette liberté là, j'aimerois mieux celle des orientaux; je vais faire tout préparer pour mon départ.

LE VICOMTE.

Vous avez affaire sûrement, je vous laisse.
Adieu.

DE GROSBOS.

Pour moi, je vais m'enfermer chez moi et n'en pas sortir.

Adieu, monsieur; nous nous reverrons peut-être dans des temps plus heureux; je vais retourner auprès de madame que j'ai laissée seule, et donner mes ordres pour partir quand M. le duc arrivera; mais je ne veux pas trop m'écarter.

LE DUC DE LUXEMBOURG.

Allons, d'Espréménil, j'ai tout ce qu'il me faut, partons.

D'ESPRÉMÉNIL.

Ah vous voilà, M. le duc, je vous attendois, passons chez madame et nous arrangerons le départ (*ils sortent*).



A C T E I I I .

La scène est dans le jardin des Tuileries.

S C E N E P R E M I E R E .

D'ESPRÉMÉNIL , L'ABBÉ MAURY ,
LA POULE , BARNAVE , UN PAYSAN
du Bailliage de Besançon , plusieurs
Députés et autres personnes qui se pro-
menent dans le fond du jardin.

L' A B B É M A U R Y .

MONSIEUR , vous arrivez quand tout le
mal est fait ; ils ne nous laissent que les
yeux pour pleurer , j'ai fait tout ce que
j'ai pu ; mais le décret est lâché , nos biens

vont devenir la proie des agioteurs de la capitale et des étrangers créanciers de l'état.

D' E S P R É M É N I L.

Tant mieux, ils n'en font pas encore assez ; faisons ici notre devoir , et ne devançons pas les événemens. Je vous l'avois bien dit , M. l'abbé, que vous seriez des nôtres.

L' A B B É M A U R Y.

Qui auroit deviné tout cela?

D' E S P R É M É N I L.

Voilà ce que c'est que de tout culbuter ; on s'ensevelit sous des ruines, et l'on n'en peut plus sortir que pour trouver des précipices et des décombres ; je veux être un coquin, s'ils s'en tirent ; ils veulent avancer , et ne savent où mettre le pied ; ces municipalités font pitié ; ce seront des pétardières.

LE P A Y S A N de Franche - Comté
aux précédens.

Messieurs, sans vous interrompre, pour-

riez-vous m'ensigner notre député M. la Poule.

D' E S P R É M É N I L.

Mais il étoit là il n'y a qu'un instant ;
tenez le voilà qui se promene.

L E P A Y S A N.

Monsieur, je vous remercie, vous êtes sans
doute aussi du tiers-état que vous n'avez
point de bariolure sur votre habit, ni de
ruban sur votre veste.

D' E S P R É M É N I L.

Oui, mon enfant, oui, bon jour; tenez,
voilà M. la Poule.

L E P A Y S A N.

Bon jour monsieur, je ne voulons déranger
parsonne.

D' E S P R É M É N I L.

Tenons-nous à porté d'entendre ce qu'il
lui dira, cela doit être assez plaisant, car
le bon homme a l'air de vouloir causer.

LE PAYSAN, à M. la Poule.

Eh bonjour, notre cher député, il y a une heure que je vous demandons à tous vos messieurs les députés comme vous; eh que je vous embrasse, /ta te dieu, c'est à vous pour faire de la besogne.

LA POULE.

Allons, allons, mon enfant, je vous souhaite le bon jour; *se tournant du côté de M. Barnave*; le drôle est familier. Eh bien, Me Antoine, qu'est-ce que vous êtes venu faire ici, vous êtes en extase?

LE PAYSAN.

Par sanguié, Me la Poule.

LA POULE, *tout bas*.

L'impertinent; Me la Poule.

LE PAYSAN.

Quasque vous marmottez là, tout seul, Me la Poule, je sommes des vôtres; et ventredie vous n'avez rien à craindre, je trou-

vois bon tout ce que vous avez fait avec ces messieurs du tiers-état ; mais il faut que vous m'expliquiez quelques articles où je n'y connois goutte.

L A P O U L E.

Il ne faut pas dire tiers-état, maître Antoine ; il faut dire communes.

L E P A Y S A N.

J'entendons bien ce que vous voulez dire, vous voulez que tout soit commun ; mais si je l'entendons, je nous en soucions guere, voyez-vous. Je sommes un des pus riches de notre endroit, et ventregué, si Jean-François, qui demeure au long de cheux nous, s'avisait de vouloir que tout soit commun, je vous lui appliquerois une taloche.

L A P O U L E.

Il ne faudroit pas, maître Antoine, vous vous feriez des affaires ; il y aura bientôt des municipalités, des juges de paix, des loix constitutionnelles, et vous vous ferez rendre justice, sans vous la faire vous-même.

LE PAYSAN.

Comment, je comptons bien être de votre municipalité; je payons presque autant au roi que notre seigneur; et puis vous m'aidez, maître la Poule; je sommes encore votre parent, par notre femme qui étoit la fille du pere de votre oncle. Je ne savons rien à tout cela; mais suffit que votre pere disoit au mien cousin, et qu'il venoit travailler cheux nous dans les gros ouvrages. Le pauvre compere, comme il se réjouissoit d'y venir, il y faisoit meilleure chere que chez eux; mais il s'est dégoûté de notre village, et il est allé prendre une profession à la ville, et il vous a fait monsieur tout de suite. N'étoit-il pas.....

LA POULE.

Oui, oui, mon cher Antoine, cela va bien, vous êtes un fort honnête-homme. (*à part à M. Barnave*) Il est ivre, il ne sait ce qu'il dit; c'est le fermier des domaines de madame la Poule.

LE PAYSAN.

Je vous donnerons encore ma voix pour
une

une autre fois, maître la Poule; mais à condition que vous m'expliquiez une certaine affaire que j'avons lu, et que je n'entendons pas.

M. BARNAVE.

M. Antoine, il n'y a pas jong-temps que vous êtes arrivé, sans doute; car vous voilà frisé et poudré.

LE PAYSAN.

Pour vous obéir, monsieur le député, je sommes arrivé ce matin; j'ons resté dix jours en route; j'avions bien dequoi venir en carrosse, au moins; mais cela me tourne la tête, il me semble toujours que j'allons cheoir, et puis l'on ne s'auroit s'y tenir tranquille, on est sargoulé; je savons ce que c'est M. Picard, postillon de notre seigneur, m'a voulu mener, mais j'aimons mieux mes jambes et mon bâton. Comme ces messieurs de Paris sont honnêtes, tout de suite en entrant j'avons trouvé un frater qui m'a dit qu'on n'entroit point à Paris sans être poudré et frisé, et qui s'est offert à me conduire dans sa boutique, où il m'a donné le petit coup de peigne. Comment me trouvez-vous,

E

monsieur ? Comme il est honnête , ce M. le perruquier , il s'est offert à m'accompagner par-tout ; il m'a fait entrer au cabaret , et je nous sommes bien régalé ; mais , tatigné , c'est un peu cher , j'en sommes pour mes 12 liv. il m'a mené dans un jardin , mais c'est un beau celui-là ; et depuis là , crac , chez M. Restaurateur. M. la Poule , il y fait plus beau que chez vous ; pour ce coup-là , j'ons mangé tant que j'ons voulu , et il vouloit encore me mener à la comédie.

M. BARNAVE.

Ne manquez pas d'y aller , M. Antoine , vous vous y amusez.

LE PAYSAN.

M. le député , je ne sommes point venu ici pour nous amuser , je sommes venu pour mon instruction ; je venions demander ce que je ne concevons pas dans les écritures imprimées que je lisons chez M. le curé ; il veut me les expliquer , mais , bah , je crois qu'il n'y entendoit pas pus que moi ; mais j'ons fait une petite note de ce que je voulions vous demander.

J'ons lu la déclaration des droits , et j'y avons compris ceci : *la nature a fait les hommes libres et égaux en droit.* Je ne voulons point morguienne de cette phrase-là moi ; je suis le premier de mon endroit , et sarpédié si Jaquot s'avisait de m'appeller son égal , je lui donneroîs sur la gueule , oui , savez-vous bien M. le député , que le magister , qui est le pus fin de notre village , m'appelle *monsieur Antoine* , et que M. le curé m'invite à dîner les dimanches. Vous pouvez rayer cet article - là d'abord , je n'en voulons point ; mais je n'entendons pas ce que voulons dire ces mots-ci : *les hommes pour être heureux doivent avoir le libre et entier exercice de toutes leurs facultés physiques et morales.* Ça vous a-t-il pris bien du temps MM. les députés ? Oh bien vous pouviez vous passer de manigancer toutes ces belles phrases , car je n'y concevons rien ; ni le magister , ni M. le curé , c'est pour nous comme du latin.

L A P O U L E.

Comment , maître Antoine , c'est précisément de quoi vous allez nous remercier ,

c'est précisément cet article qui vous rend libre, indépendant de toute autre chose que de la loi.

L E P A Y S A N.

Maître la Poule, voici bientôt quarante-sept ans que je me connoissions ; mais je n'ons jamais cru avoir besoin de vous pour être libres , j'ons toujours fait ce que j'ons voulu ; au calaret , j'ordonne comme si j'étions le roi de France , et cheux nous aussi dà ; mais que voulons dire ces mots, *facultés physiques et morales.*

L A P O U L E *secouant les épaules & riant.*

Eh bon Dieu , mon cher Antoine , la faculté physique, c'est le pouvoir que vous avez de vous promener, de travailler, de boire, de manger, d'agir ; la faculté morale est celle qui vous permet de penser, de réfléchir.

L E P A Y S A N.

Est-ce que je n'avions pas tout cela avant les états-généraux ? Es-ce que vous pouvez me faire ou m'empêcher de travailler, de reposer où de remuer mon corps ? Est-ce

que j'avions , avant votre belle qualité de député , le cerveau bouché ? Ah , tatigué , nenni ! Si vous connoissiez notre magister , il vous feroit bien la nique , ma foi ; il en sait pus long ; il y a pus de vingt ans que je le connoissons comme cela. J'ons lu encore que la couronne est héréditaire de branche en branche , par ordre et primogéniture. Primogéniture , ce me paroît un mot bien rude , je ne l'avions jamais entendu. Je croyons que notre roi , notre bon roi , avoit perdu toute sa belle petite famille , mais morgué j'ons vu monseigneur le dauphin qui se promenoit ici tout à stheure , ah ? n'y a pas apparence qu'il lâche sitôt la couronne sans héritier , il est pus frais , pus vermeil , pus rougeaut , j'étions tentés de lui donner deux belles pommes que j'avions dans ma pochette. Quand je ne serions venu que pour avoir eu le bonheur de l'avoir vu , je serions contens. Ventregué le bel enfant , le beau petit marmot.. Ah ! votre loi n'aura pas raison de sitôt ; allez vous pouvez bien la laisser dormir.

MAÎTRE LA POUÉE.

Maître Antoine , ne vous plaignez pas de

nous, nous vous avons fait plus de bien que vous ne comptiez.

L E P A Y S A N.

C'est la vérité, M. la Poule, je payons le tabac vingt-sols la livre; il me coûtoit quarante auparavant. Tenez, prenez une prise, c'est du même au moins; mais on me dit de n'en rien dire; le sel est diminué aussi; et puis nous ne payons pus rien au roi, voilà ce qu'il y a de bon; j'ons lu que tout impôt étoit aboli, et nos gens ne veulent plus rien payer non plus; on a beau leur dire qu'il faut payer par provision, ils ont trouvé fort bon la première ordonnance, mais ne voulons point de la seconde; mais si notre bon roi veut que je payons, je paierons tout de suite tout ce qu'il voudra.

L A P O U L E.

Que dit-on chez vous de la fameuse séance du 5 août; c'est cela faire de la bonne besogne.

L E P A Y S A N.

Ah! M. la Poule! que je vous embrasse,

véritablement ce que vous avez fait est admirable, pu de main-morte, cela me réjouit le cœur, notre femme étoit main-mortable, cela me faisoit de la peine moi qui ne le sommes pas ; mais depuis qu'elle est franche je l'en aimons une fois davantage, quant je sommes auprès d'elle, je sommes tout guil-
leret, et si

L A P O U L E.

Ce n'est pas là le seul avantage que vous devez attendre de nos travaux ; avez-vous lu l'arrêté du 6 : plus de droits de colombier, plus de droits de chasse, de garenne, plus de droits seigneuriaux, *enfin quoi*.

L E P A Y S A N.

Ah ! vous êtes des braves, messieurs les députés, vous tenez notre parti à merveille. Il me fâchons d'une chose pourtant, je sommes du tiers, et pour l'honneur de notre parti j'aurions voulu faire aussi quelque générosité dans cette assemblée du 4 août ; nous avions l'air de tendre nos chapeaux et la noblesse avoit l'air de jeter dedans avec prodigalité, ainsi que le clergé ; j'aurions voulu

(1) Terme familier au sieur la Poule

donner aussi, j'étois jaloux de voir tout faire aux autres et nous de toujours prendre; ne falloit-il pas que chacun contribuât à la fête. Ventregué je voulons donner, moi. Tenez, monsieur le député, voilà deux louis, faites-en votre profit pour la nation et notre bon roi; mais tirez nous d'ici; à l'honneur, et faites aussi des générosités pour le tiers-état.

L A P O U L E.

Nous ne pouvons rien donner; nous représentons la classe indigente, nous devons la défendre et la tirer de l'esclavage.

L E P A Y S A N.

Bah! les pauvres seront toujours à la merci des riches: vous ne pouvez rien pour eux, puisqu'ils n'ont rien à défendre; ils dépendent des seigneurs qui les faisons vivre en les faisant travailler, ils s'embarrassent bien de votre chasse, ils n'ont point de fusil, ni argent pour acheter de la poudre, non pus que des dîmes puisqu'ils n'ont point de fonds; suffit qu'ils aient le pain à bon marché, et des journées toute l'année. M. la poule convenez que c'est nous autres qui
avons

avons tendu la main , puisque c'est nous qui payons les dîmes et les droits seigneuriaux , et que nous avons dequoi payer la poudre pour tirer sur un lièvre. M. c'est nous qui sommes la nation , puisque nous en formons pus des trois quarts. Si vous l'appellez généreuse faites qu'elle le soit à son tour , n'avons-je pas raison , monsieur le député , vous avez trop bien pris notre parti pour ne pas bien faire les choses.

L A P O U L E.

Il est cinq heures , il faut aller dans les bureaux ; je suis bien fâché de vous quitter , maître Antoine , mais si vous voulez venir me revoir , je demeure rue Traversiere , à l'hôtel d'Autriche.

L E P A Y S A N.

Ah ! messieurs , permettez que je vous demandions encore une petite grace , c'est de me montrer M. Veto , qui a tant fait de bruit par chez nous , et que personne ne connoissoit ; j'ons bien promis de ne pas m'en retourner sans le voir.

M. B A R N A V E , *se mettant à rire.*

Ha , ha , ha , ha.

LE PAYSAN.

Excusez, monsieur, de la liberté, je voyons bien que c'est vous qui êtes M. Veto, vous ne ririez pas tant. Je suis bien aise de m'être rencontré aussi fin droit pour le voir, j'avois peur que vous ne fussiez mort, car voilà pus de deux mois qu'on ne parle que de vous.

« Ils se mettent à rire tous deux et se » séparent, et la toile se baisse ».

F I N.

e
,
e.
,
r
e
e

